



Hoffmann.

Jésus chez Marthe et Marie.



PENSÉE DOMINANTE

La Dévotion au Précieux Sang de N.-S. Jésus-Christ

Le mois de Juillet est particulièrement consacré à rendre au Précieux Sang le culte qui lui est dû. Ce culte, nous le savons, c'est le culte d'adoration, car ce Sang, uni hypostatiquement à la divinité du Verbe, en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est le Sang d'un Dieu.

Ce Sang se présente à nos adorations en trois états différents qui constituent, pour ainsi dire, son histoire.

I. Nous le voyons d'abord circuler dans les veines du Verbe Incarné dont il entretient la vie. Après avoir pris sa source dans le Cœur très pur de Marie, qui doit à cette prérogative sa prédestination spéciale et le privilège de son Immaculée Conception, le Précieux Sang pénètre dans le Corps du Sauveur et en parcourt tous les organes; on peut dire que, de tous les éléments dont se compose la sainte humanité de Notre Sauveur, le Précieux Sang est, après le Sacré-Cœur, le plus digne de nos hommages. Car le Sang, nous le savons bien, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, c'est la source où sa vie s'alimente, la source qui fait couler cette vie du cœur dans les veines et des veines dans tout le reste du corps. Si donc toute la personne de notre divin Sauveur a droit à notre adoration,

nous devons, avec une ferveur plus grande encore, s'il est possible, adorer dans les veines du Verbe Incarné, son Sang Précieux, comme nous adorons son Cœur, qui fut le foyer où ce Sang s'élaborait aux jours de sa vie mortelle, et qui est maintenant le réservoir qui le garde et la source intarissable d'où il s'épanche.

II. Mais ce Sang divin n'est pas resté dans les veines de Jésus; nous le voyons,— et c'est là le second aspect où nous pouvons le considérer, — s'en échapper jusqu'à la dernière goutte pour notre Rédemption. Il a coulé, ce Sang adorable, sous la pression de la crainte, de l'ennui, d'une tristesse mortelle, au jardin de Gethsémani, pendant les trois heures de l'agonie, et avec quelle abondance, nous pouvons le juger par ce fait que cette sueur merveilleuse traversant tous les pores de son Corps, a humecté ses vêtements, les a transpercés, et s'est répandue jusqu'à terre. On aurait dit que ce Sang avait tant de hâte de se répandre pour notre Rédemption, qu'il n'a pas voulu attendre les bourreaux pour commencer son œuvre de salut.

Ce Sang divin coule ensuite des épaules, de la poitrine, de tout le Corps du divin Maître sous les fouets de la flagellation, et il nous est facile de pressentir, par la barbarie avec laquelle ce supplice a été infligé à notre doux Sauveur, quel ruisseau de Sang a dû tremper le sol autour de lui! Il a coulé de la tête ceinte de la couronne d'épines que les bourreaux enfoncent sacrilègement, et si l'effusion a été ici moins abondante, combien elle a été douloureuse! Il a coulé le long de la voie douloureuse, pendant que Jésus la parcourait, chargé de sa lourde Croix pour aller au calvaire. Il a coulé, ce Sang adorable, par les plaies profondes que les clous qui le fixaient à la Croix, ouvrirent dans ses mains et dans ses pieds, il a coulé intarissable de tout le Corps du Sauveur pendant les trois heures de son Agonie. Et toutefois, même après ce grand cri qui

annonçait qu'il se livrait volontairement à la mort, par un mystère d'amour, le Cœur adorable de Jésus avait encore comme une réserve suprême de ce Sang, mais il fallait que les dernières gouttes de ce Sang du Cœur coulassent aussi pour nous, et la lance du soldat leur ouvre un passage!

C'est pour nous, nous le savons, qu'il a été répandu avec cette prodigalité, le Sang adorable de Jésus. C'est par l'effusion de son Sang qu'Il nous a rachetés de la mort et nous a ouvert le ciel qui était fermé pour nous depuis la faute de notre premier père. Seul ce Sang Précieux avait assez de puissance pour satisfaire à la Justice divine. C'est en vain que jusqu'à la venue de Jésus sur la terre, les hommes avaient multiplié les sacrifices, immolant des victimes et répandant leur sang sur l'autel. Ces sacrifices n'avaient de valeur aux yeux de Dieu que parce qu'ils étaient l'image, la figure du sacrifice unique et véritable où le Sang de l'Agneau sans tache devait couler sur l'autel de la croix.

III. Mais après avoir été ainsi versé pour nous, il fallait que ce Sang divin nous fût appliqué, et c'est ici comme le troisième stade de son histoire. Ce Sang est communiqué à l'Eglise, qui est le Corps mystique de Jésus, pour y être, comme en son divin Chef, un principe de vie surnaturelle, et c'est par le moyen des sacrements, par le moyen surtout du sacrifice de la Messe que s'opère ce nouveau prodige. Il n'y a pas que ceux qui ont vécu à Jérusalem, il y a dix-neuf siècles, qui aient vu le Précieux Sang et pu l'adorer. Tous les jours nous l'adorons dans le calice de la sainte Messe. Lorsque le calice est élevé, par le prêtre, au-dessus de l'autel, nous savons et nous croyons de toute notre foi que le Sang de Jésus y est dans toute sa plénitude, glorifié et battant les véritables pulsations de sa vie humaine. Oui, le Sang qui a coulé autrefois dans la grotte du jardin des Oliviers, qui s'est coagulé

sous les fouets de la flagellation, qui a arrosé le bois de la Croix, le Sang qui a coulé du Cœur transpercé de Jésus est vivant dans le calice, uni à la personne du Verbe éternel, et nous devons l'adorer dans le prosternement de nos corps et de nos âmes. Il est, ce Sang Rédempteur, dans toutes les Hosties que renferment les tabernacles de nos églises. Oui, dans cette Hostie que, peut-être demain, le prêtre déposera sur nos lèvres, il y a toute la plénitude du Précieux Sang!

C'est, en effet, surtout dans la sainte Communion que notre contact est plus intime avec ce Sang divin. Dans tous les autres Sacrements, dans tous les autres actes de notre vie spirituelle, nous recueillons, il est vrai, les fruits du Précieux Sang; mais ici, dans la Sainte Communion, c'est Lui-même qui coule en nous. Et qui pourra dire la bénie, la divine influence de ce Sang adorable sur notre âme, sur notre corps, sur notre vie?

Il *illumine* notre intelligence; il nous fait voir clair à travers la sombre nuée d'erreurs et de préjugés qui égarent les pas de tant de chrétiens; il nous montre le droit chemin de la vérité et du devoir. Il nous *purifie* en noyant dans ses flots toutes nos convoitises, en nous donnant des habitudes d'humilité, de modestie, de désintéressement, de chasteté. Il dépose dans notre corps lui-même comme une vertu sacrée qui tempère les ardeurs de la concupiscence et qui en affaiblit le foyer. Il nous *fortifie* pour la lutte de tous les jours contre nos passions, le monde et le démon; il nous donne non seulement la solidité de la résistance, mais l'audace de l'attaque de nos ennemis. Enfin ce sang divin nous *enflamme* d'amour et de zèle pour la gloire de Dieu, il tourmente nos cœurs chrétiens du besoin de se donner, de servir, de conquérir les âmes, et parce que nous sommes impuissants par nous-mêmes à rendre à Dieu assez de gloire pour compenser les outrages des impies, il adore et il intercède en nous;

sa voix toute-puissante se joint à notre faible voix pour rendre gloire à Dieu et implorer sa clémence. Si le sang d'Abel criait vengeance, le Sang de Jésus, lui, crie, sans cesse en nous miséricorde.

Voilà ce que nous devons au Précieux Sang.

Que conclure sinon que la meilleure manière d'être reconnaissants envers le Précieux Sang, c'est de le recevoir souvent dans de bonnes et ferventes communions, et, après que nous l'avons reçu, d'en vivre, de lui laisser produire en nous tous ses effets salutaires, de nous abandonner à son action ? Puisque c'est le précieux Sang qui nous rachète et nous sauve, plus nous en serons imprégnés, plus nous marcherons en sûreté ici-bas, jusqu'au jour où coulant en nous, dans une dernière communion, il sera notre Viatique, pour passer de la vie du temps à la vie de l'éternité.



SAINTE - COMMUNION

VICAIRE ET MEDECIN.

— Monsieur l'abbé, vous perdez votre temps à me consulter: votre mal de gorge durera tant que vous direz la messe à cinq heures du matin dans votre église qui est une glacière, et cela pour trois ou quatre dévotes.

— Pardon, monsieur, j'ai ordinairement de vingt-cinq à trente personnes, et, à la moindre fête, ce nombre est doublé.

— Mais la messe n'est obligatoire que le dimanche, et vos vingt-cinq dévotes pourraient bien entendre la messe de M. le Curé à sept heures.

— Mes dévotes, comme il vous plaît de les nommer, ne peuvent, à cause de leur travail, attendre sept heures.

- Eh! bien! qu'elles se passent de messe.
- Vous ne parleriez pas ainsi si vous saviez comme ces personnes ont besoin de consolation!
- Voyons? vous piquez ma curiosité.
- Nos deux premières dévotes sont nos deux Frères instituteurs. Ils se lèvent à quatre heures.....
- Pauvres gens! je voudrais bien savoir si nos brouillons de l'instruction gratuite se lèvent à cette heure-là.
- Ce sont ensuite trois religieuses garde-malades qui, avant d'aller prendre un peu de repos, viennent entendre la messe et communier.
- Saintes filles! ah! c'est vous qui dites la messe à nos garde-malades: il fallait me le dire plus tôt. Eh bien! je vous ferai un sirop qui vous guérira, ou j'y perdrai mon latin.
- Il y a ensuite une pauvre mère qui a perdu son fils dans un incendie; elle vient demander à Dieu la grâce de ne pas tomber dans le désespoir; car, outre cette douleur, elle a huit enfants de ce fils à soigner, leur mère ne pouvant y suffire. Pensez-vous que la messe de chaque jour soit inutile à ces dévotes?
- Non, je ne le pense pas. Nous, gens du monde, nous parlons en étourdis de ce que nous ignorons.
- Mais voici une dévote qui vous intéressera. C'est un jeune étudiant en médecine; il vient souvent à cette messe matinale.
- Ce jeune homme n'est-il pas grand, élancé, blond?
- Parfaitement.
- Mais c'est mon meilleur élève! Je me doutais bien de quelque chose comme cela.
- Mes autres dévotes sont de pauvres servantes, de jeunes ouvrières et quelques jeunes apprentis. Ces braves enfants viennent à la messe, pour conserver leur première innocence. Je ne puis pas ne pas les satisfaire.
- Vous avez raison. Eh bien! je vais vous donner un sirop qui fait des merveilles. Puis, demain à votre messe, au memento, vous aurez la bonté de vous souvenir d'un pécheur que je connais bien.



✱ *Ornons les autels de fleurs vivantes* ✱

Ames chrétiennes, âmes qui aimez l'Eucharistie et qui en vivez, n'avez-vous pas été maintes fois peinées lorsqu'en entrant dans une église vous avez vu des autels sans parure, ou décorés de quelques fleurs artificielles trop souvent vieilles, flétries, chiffonnées, aux couleurs fanées ?

Les fausses fleurs en papier, en étoffe, sont tolérées en certaines localités. Passe pour l'hiver ! mais l'été !

Nos jardins sont pleins de fleurs et de superbes verdure, l'Auteur de la nature y a réuni des merveilles de beauté, et les parfums les plus suaves. Et, insouciance de notre part, indifférence, égoïsme parfois, nous les réservons pour nous seuls ! Nous ne songeons pas à les offrir à Celui qui les a créés, à Celui qui se fait si petit qu'on oublie qu'il habite parmi nous, à Celui-là même qui a dit : « Je suis la Fleur des champs, et le Lis des vallées. »

Ornons donc les autels de vraies fleurs, de fleurs vivantes, aimons à faire des bouquets pour Jésus, et apprenons à faire généreusement pour ce Dieu qui nous aime avec tant d'amour, le sacrifice de quelques plantes. Enseignons aux enfants à apporter des fleurs pour l'autel, disons-leur qu'elles seront placées près du Tabernacle de Jésus. Par ces fleurs vivantes la vie, la beauté paraîtront dans les sanctuaires ; elles nous donneront l'occasion et la joie de nous y trouver, d'y revenir. Elles feront naître aussi en nous la pensée d'être nous-mêmes comme des fleurs pour Jésus : lis d'innocence, roses d'amour, fleurs aux parfums des vertus les plus exquises : humilité, douceur, charité.

Adoro te devote

Ch. DE KEYSER, s. s. s.

SOLO

A - do - ro te de - vo - te la - tens

De - i - tas quæ sub his fi - gu - ri - ve - re

accel.

la - ti - tas Ti - bi se - cor - me - um to - tum

a tempo *rall.*

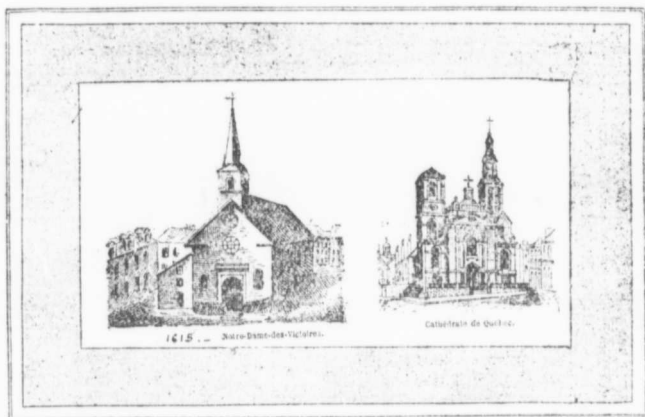
sub - ji - cit qui - a te contemplans to-tum de - fi - cit.

CHŒUR

A-ve Je - su ve - rum man - hu! Christe

SOLENNE

Je - su a - dauge fidem om-ni - um in te creden-ti - um.



Son Eminence le Cardinal L. N. Begin

Le Canada est en fête: il a un *Cardinal*. Et certes de telles sympathies environnent l'Archevêque de Québec, il a rendu, au cours de ses 26 ans d'épiscopat de si éminents services à l'Eglise et à notre patrie que les félicitations ont volé vers lui, des deux continents, joyeuses et empressées.

C'est pour la rédaction du PETIT MESSAGER un devoir bien doux d'y joindre les siennes, non moins affectueuses et spontanées, au nom de tous ses lecteurs.

Le 25 Mai 1914! Beau jour pour nous, Canadiens; jour de gloire qui voit l'un des nôtres, l'un de nos plus augustes pontifes, Sa Grandeur Monseigneur Bégin, élevé à la dignité cardinalice!

«La pourpre romaine, comme le disait si bien Mgr Roy, en jetant une splendeur nouvelle sur sa carrière déjà longue et si bien remplie, va mettre en beau relief des mérites que la modestie voulait effacer et des œuvres qui furent toutes ordonnées au bien des âmes et à la gloire de la sainte Eglise.»

C'est dans la coquette ville de Lévis, riche en vocations sacerdotales qu'est né, le 10 Janvier 1840, celui

qui devait devenir le Cardinal Bégin. Après cinq années d'étude au Petit Séminaire de Québec, il donna des preuves si manifestes de ses talents que tous, excepté lui-même, présageaient le brillant avenir qui allait s'ouvrir devant lui. L'ensemble de ses qualités et l'éclat de ses succès le firent désigner pour être envoyé, en Mai 1863, au collège de la Propagande à Rome. Il resta toujours à la hauteur des grandes espérances qu'on avait fondées sur lui. Dans la capitale du monde catholique, il fit pendant cinq ans des études très complètes. Entre temps il parcourt la plus grande partie de l'Europe, en vue d'étudier la langue et les législations de tous les pays. Et ainsi il sera prêt à affronter toutes les luttes, et à travailler à la défense de l'Eglise et au bien de la société. Sa lucide intelligence et son âme, grande et humble à la fois, sont illuminées de toutes les clartés qu'apportent la science et la vertu.

Il fut ordonné prêtre, le 10 Juin 1865, par le cardinal Patrizi, dans la Basilique de Saint-Jean de Latran, l'Eglise-Mère des églises du monde entier. Rentré au Canada, le 27 Juillet 1868, l'abbé Bégin se montra, dès les premières années de son sacerdoce, l'ami fidèle de l'humble ouvrier, et l'éducateur éclairé et infatigable de la jeunesse. Aussi mena-t-il de front, jusqu'en 1884, l'enseignement de la Théologie et de l'histoire ecclésiastique à l'Université Laval et occupa successivement les charges de Préfet des études, de Directeur et de Supérieur du Séminaire de Québec. Il se montre aussi ardent défenseur de la cause religieuse et publie des travaux remarquables sur la primauté et l'infaillibilité du Souverain Pontife, la Sainte Ecriture et la règle de la Foi, le culte catholique et la chronologie de l'histoire. Ces ouvrages, qui lui valurent les éloges des autorités les plus compétentes, étaient une preuve non équivoque de son attachement à l'Eglise, et de sa profonde érudition. Il était donc tout désigné pour

prendre en main la direction de l'École normale qui se glorifie d'avoir eu Son Eminence comme premier Principal.

Le moment était venu où la voix unanime le désignait pour les charges supérieures de l'Église. Sa douceur sans égale avait créé autour de lui une atmosphère d'affection inconnue jusque-là; et son inaltérable modestie lui avait attiré tous les cœurs. Aussi on devine la joie avec laquelle fut accueillie l'élévation à l'épiscopat de celui qui avait tant désiré vivre dans l'oubli et travailler discrètement au bien des âmes.

Élu évêque de Chicoutimi le 1er Octobre 1888, il fut sacré dans la Basilique de Québec, le 28; et le 22 Décembre 1891, il devenait coadjuteur du cardinal Taschereau, et en 1898, il lui succédait sur le siège de Québec.

Son Eminence qui a fondé plus de 50 paroisses nouvelles, a été un ouvrier prodigieux dans le champ du Seigneur. Levé avant le jour, il a toujours aimé à se tenir, soit à Québec, soit en tournée pastorale, à la disposition de son peuple, tant au palais épiscopal qu'au confessionnal, se faisant vraiment tout à tous. Avec chacun ses conversations sont toutes pénétrées d'esprit de foi, de zèle, de confiance en Dieu, de vues surnaturelles, d'amour pour le Pape et pour le Canada!

Peu d'hommes ont pénétré à ce point de l'étendue du service que la permanence de la langue française rend à notre pays pour préserver son catholicisme. L'Angleterre n'a pas de sujet plus loyal, et le Canada n'a pas d'apôtre plus canadien.

On se souvient encore de l'attitude courageuse de Son Eminence dans la question des écoles du Manitoba, et le zèle avec lequel il a défendu en cette circonstance les droits de l'Église. Il a couvert son diocèse d'organisations antialcooliques et de banques populaires pour inciter l'ouvrier à l'épargne. Comment ne pas signaler ses belles,

doctrinales et vraiment pastorales lettres de Carême, et la sentence arbitrale, qu'il rendit, en 1901, dans un conflit survenu entre ouvriers et patrons, et qui excita l'admiration universelle. Au prix d'immenses sacrifices et de difficultés innombrables, il a fondé, en 1907, la grande presse catholique, par la création du journal «*L'Action Sociale*».

Que d'actes encore, que de faits il y aurait à citer, à la louange du nouveau prince de l'Eglise. Qu'il nous suffise d'ajouter, en terminant cette notice si abrégée, que sur ce vaste champ d'action ouvert à son zèle pastoral, ses grands talents, et surtout sa tendre bonté de cœur et son humilité, brillèrent à tous les yeux d'un éclat digne de la pourpre. Et tous attendaient avec impatience le jour où Rome récompenserait par la dignité cardinalice une vie faite de tant de dévouement, de vertus et d'œuvres fécondes. Ce jour de bénédiction est arrivé, et le 25 Mai, Sa Grandeur Monseigneur Bégin est devenu Son Eminence le Cardinal Bégin.

C'est donc avec raison que le Canada tout entier a tressailli de joie et applaudi avec enthousiasme à ce geste de Sa Sainteté le Pape Pie X. C'est aussi notre pays que le Souverain Pontife aime, bénit et honore dans la personne du primate de l'Eglise canadienne.

A Pie X notre gratitude la plus ardente!

A l'éminent Archevêque de Québec nos vœux les plus sincères et notre profonde admiration!

«*Que Dieu prolonge dans le calme tranquille d'un beau soir une journée si bien remplie!*» Que durant de longues et glorieuses années, Son Eminence le Cardinal Bégin continue à siéger dans cette «*Assemblée des Rois*» qu'est le Sacré-Collège.

De très grand cœur, avec tout le Canada et toute l'Eglise catholique, nous adressons à Son Eminence, au nom des associés et amis des Œuvres eucharistiques, le œu traditionnel: «*Ad multos et faustissimos annos!*»



➤ LE GOUT DE L'EUCCHARISTIE ✧



Un jeune Anglais, soigneusement élevé dans la religion protestante, vivait comme tant d'autres dans la plus entière bonne foi, dévoué à ses devoirs et profondément religieux. Il appartenait à la *haute Eglise*. Un jour il partit pour Rome: c'était la première fois qu'il sortait de l'Angleterre. A Rome il crut convenable et juste d'aller à la Messe qui, dans sa pensée, était le légitime service religieux de la communion romaine; à la Messe il pria dévotement et à l'aise comme dans son église. Il trouva quelques pratiques non conformes aux usages de son pays, il les attribua simplement à la différence de peuple, de ville, de climat. Enfin il pria de toute son âme. Il fit plus; quand il vit plusieurs personnes aller à la Sainte Table, il les suivit, disposé, lui aussi, à recevoir la communion. Il croyait ce que croit la *haute Eglise*: que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie; il crut recevoir et reçut en effet Notre-Seigneur tout entier. Notre-Seigneur bénit sa candide bonne foi et parla à son cœur. Plusieurs fois pendant son séjour à Rome, ce jeune Anglais reçut la sainte Communion. Il revint en Angleterre. Le dimanche il ne manqua pas d'assister au service protestant et d'aller à la communion. «Je fus frappé, dit-il lui-même, de ne pas trouver dans cette communion le goût que j'avais trouvé dans celle de Rome.» Il voulut se rendre compte de ce phénomène et il alla, un dimanche, communier à l'église catholique de Moorfield, à Londres. C'est alors qu'il s'écria, transporté de joie: «Voilà le goût de l'Eucharistie de Rome, je sens que Jésus-Christ est là sous les apparences de ce pain et qu'il est réellement dans l'Eglise qui donne ce pain!»

Sa conversion fut complète et persévérante.

On sait que les évêques et les prêtres de l'Eglise anglicane, n'ayant pas été ordonnés valablement, ne consacrent pas réellement et que leurs hosties restent du pain ordinaire.

❀

SUJET D'ADORATION

❀

Sainte Marie - Madeleine

MODELE DE LA VIE D'ADORATION

Fête le 22 Juillet.

(Voir notre Gravure)

I.— Adoration

Maria..... sedens secus pedes Domini, audiebat verba illius.»

« Marie, se tenant aux pieds du Seigneur, écoutait ses paroles.»

Sainte Marie-Madeleine était l'amie privilégiée de Jésus. Après avoir été convertie dans son amour, elle le servait de ses biens et l'accompagnait partout. Elle a honoré magnifiquement son humanité sainte par ses présents. Deux fois elle répandit des parfums précieux avec ses larmes sur les pieds de Jésus; après sa mort elle reviendra encore au sépulcre pour embaumer le Corps de son divin Maître. Elle aimait à prier à ses pieds dans le silence de la contemplation. Le regard de Jésus avait pénétré et agrandi le cœur de Madeleine. Du foyer de l'éternelle lumière et de l'éternel amour il était tombé sur ce cœur une étincelle qui avait tout purifié, tout illuminé. Tantôt enfermée dans sa maison de Béthanie, tantôt à la suite du divin Maître, agenouillée à ses pieds au tombeau de Lazare, ou prosternée sur le Calvaire au pied de la Croix, elle adore toujours. Qu'importent les contradictions et les reproches qu'excite sa conduite? Marthe vient se plaindre: *Ma sœur*, dit-elle à Jésus, *me laisse vous servir seule*. Mais Jésus répond à Marthe: *Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée*. Voilà la justification de toutes les âmes contemplatives qui demeurent aux pieds de Jésus, se contentant de Lui seul, et pour qui l'ignorance ou l'impiété réclame une part dans les sollicitudes de ce monde.

❀

❀

C'est ainsi que sainte Madeleine est la patronne et le modèle de la vie d'adoration et du service de Jésus au Sacrement de son amour.

En union avec elle aimons à nous tenir aux pieds de Jésus toujours vivant dans l'adorable Hostie; comprenons que les heures d'adoration que nous pouvons lui consacrer sont les plus heureuses de notre vie, *la meilleure part*; honorons la sainte Humanité de Notre Seigneur, anéanti sous les voiles du Sacrement, en lui offrant généreusement nos présents et nos dons pour faire resplendir son trône d'un éclat vraiment splendide et digne du Roi de gloire qui par amour est descendu jusqu'à nous.

II.— Action de grâces

« *Jesus diligebat Mariam*: Jésus aimait Marie-Madeleine. »
Jésus aimait Marthe, Marie, sa sœur et Lazare; Marie surtout. Sans doute, il les aimait tous trois, mais il avait une affection de préférence pour Madeleine.

Madeleine était avant sa conversion, une pécheresse publique. Elle était tellement dégradée, que c'est un déshonneur pour Simon le pharisien qu'elle soit entrée chez lui. Mais elle s'humilie, elle pleure, elle répand ses parfums et ses larmes sur les pieds de Jésus: la voilà purifiée. Cette pauvre pécheresse va monter, dans son pardon, jusqu'au rang des plus grandes saintes *parce qu'elle a beaucoup aimé*.

Les pharisiens s'indignent, mais Jésus venge Madeleine, Quelle parole de réhabilitation: *Il lui a été remis parce qu'elle a plus aimé!* « *Va en paix*, dit le Sauveur, *ta foi t'a sauvée.* » Quelle belle et touchante absolution! La pécheresse se relève purifiée dans le baptême d'amour; elle devient plus parfaite que les apôtres par son humilité. Ah! après cet exemple, méprisez les pécheurs si vous l'osez! Un instant suffit pour faire d'eux de grands saints.

O Jésus, comment douter de votre Cœur quand nous pleurons nos fautes devant le Sacrement de votre amour infiniment miséricordieux? Grâces éternelles vous soient rendues, pour tous les pardons que vous nous avez si souvent accordés

et pour toutes les paroles de paix que vous avez fait entendre à nos âmes attendries. Pourrions-nous ne pas vous aimer et ne pas vous consacrer toutes les puissances de notre cœur ? Comme sainte Madeleine nous voulons vous aimer beaucoup, vous aimer toujours de plus en plus, afin de mériter de vous aimer éternellement et de chanter avec elle au ciel vos miséricordes infinies.

III.— Réparation

« *Ut quid perditio hæc ? Potuit enim istud venundari multo, et dari pauperibus.* Pourquoi cette perte ? On aurait pu vendre ce parfum un grand prix et le donner aux pauvres. »

C'est la banale réclamation du monde contre les prétendues prodigalités que nous faisons dans nos églises, les pompes du culte, la richesse de nos tabernacles. Prenons-y garde, car l'Évangile ajoute que *Judas se souciait fort peu des pauvres.* Mais plusieurs disciples se mirent à murmurer comme murmurent encore aujourd'hui tant de chrétiens mal avisés, qui jugent Dieu, l'Eucharistie, la vie contemplative, avec les préjugés de l'impiété et qui s'indignent à tout propos contre les envahissements du cloître. Souvenons-nous des paroles par lesquelles Jésus leur défend de contrister Madeleine: *Ne faites pas de peine à cette femme, car elle a fait cette bonne œuvre envers moi. En répandant ce parfum sur mes pieds, elle a voulu d'avance honorer ma sépulture.* Puis il ajouta avec un ton solennel: *Je vous le dis en vérité, partout où cet évangile sera prêché — et il le sera dans tout l'univers, — on dira ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle.* Pour mériter la bénédiction du Sauveur, réparons, en union avec Madeleine, la négligence et l'avarice des chrétiens qui ne veulent pas rendre au Saint Sacrement le culte royal qu'il réclame. Ils oublient que la sainte Humanité de Jésus doit être comblée d'honneurs selon toute l'étendue des outrages qu'elle a reçus ici-bas durant sa douloureuse Passion, et qu'on lui doit aussi une compensation pour les humiliations de son état eucharistique.



IV.— Prière

« *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*
Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée. »

Après l'Ascension, le Livre sacré ne dit plus rien de Madeleine. Mais une tradition constante et vénérable nous montre les Juifs mettant Marie, Marthe et Lazare sur un vaisseau désemparé, et le lançant en haute mer, afin qu'ils y trouvent une mort assurée. Mais Jésus les conduit jusqu'à Marseille.

Lazare meurt martyr. Marthe va jusqu'à Tarascon, et, réunissant une communauté de femmes, elle exerce la charité du corps et de l'âme dans tout le pays environnant.

Madeleine se retire sur une montagne, comme pour se rapprocher de Dieu. Elle y trouve une grotte que la main des anges avait sans doute préparée. C'est là qu'elle passe de longues années seule avec Dieu, dans l'adoration, la pénitence et la prière continuelles. Elle y continuait dans sa vie tous les mystères de Jésus-Christ. Les prêtres lui apportaient la sainte Communion, elle conversait avec les anges, elle mourut sous leur garde.

Quel beau modèle de la vie de prière et d'adoration! Demandons avec confiance à sainte Madeleine de nous obtenir du Cœur de Jésus, de partager les larmes de sa pénitence et de son amour; et de nous faire aimer la vie de recueillement et de prière aux pieds de Jésus-Eucharistie, afin qu'après l'avoir imitée sur la terre nous jouissions avec elle au ciel *de la meilleure part qui ne nous sera pas ôtée.*



AME EUCHARISTIQUE



Mère Marie de Jésus

Fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice

(Suite et fin)

Extension de son Oeuvre

Au mois d'avril 1859, Mère Marie de Jésus était délivrée d'un grand souci qui pesait sur son cœur maternel. Son fils aîné, Adrien, se mariait à Rome; et la cérémonie avait lieu au Collège romain, dans la chambre de saint Louis de Gonzague, où Mme d'Hooghvorst avait autrefois prié et communiqué pour ce cher fils.

Le jour de Noël suivant, Marguerite, sa seconde fille, entra dans sa chambre avec un visage préoccupé et sans dire une parole; mais à peine eut-elle entendu ces mots: « Que veux-tu mon enfant? » qu'elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère et répondit: « Me donner à Dieu, rester avec vous et Olympe, ne plus voir le monde, s'il vous plait. »

Au commencement de janvier, elle remit à sa mère tous ses bijoux, avec prière de les distribuer. Le 12 de ce mois, elle reçut le costume noir de postulante et fut admise, à sa grande joie, dans la Communauté. Ce fut aussi à la grande joie de sa mère, sur laquelle cette décision, très librement prise par Marguerite attira une nouvelle tempête qui assaillit son âme, sans toutefois la faire plier.

En 1863, le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, Mère Marie de Jésus fondait une maison à Londres, où elle assista à la première messe dite par le cardinal Wiseman. Elle tenait à cette fondation, au milieu de la grande capitale protestante; elle trouva du reste un accueil plus qu'en-

courageant de la part du cardinal Wiseman et de plusieurs dames anglaises, parmi lesquelles il faut compter l'illustre lady Georgiana Fullerton.

La maison qui reçut la nouvelle communauté était en quelque sorte désignée par la divine miséricorde pour un lieu d'expiation : là, autrefois, avait habité une reine des Indes, avec toute sa suite, et avec ses monstrueuses divinités. A l'endroit même où Mère Marie de Jésus voulut placer l'autel, il y avait eu un sanctuaire d'idoles ; et, dit-on, des victimes y avaient été offertes à ces dieux infâmes. « Ah ! que c'est bien là, s'écria à cette nouvelle le vénéré cardinal, qu'il fallait une communauté religieuse pour réparer et prier ! »

Marie de Jésus y laissa comme supérieure Marie de Saint-Victor, sa fille aînée.

Trois semaines après, elle introduisit en Belgique, dans sa patrie, sa famille religieuse et fonda la maison de Tournai, en attendant de l'implanter plus avant encore au sol natal, près du berceau de sa famille selon la chair, à Liège même, ce qui eut lieu en 1866.

Dernières années de Marie de Jésus.

Les dernières années de la vénérée Fondatrice furent remplies, comme toute sa vie de saintes joies et de bien lourdes épreuves. Elle grandissait en courage, en patience, en amour, en zèle pour la gloire de son Maître ; elle assistait au développement rapide de son œuvre.

De 1863 à 1878, époque de sa mort, Mère Marie de Jésus vit se fonder douze maisons nouvelles ; et d'abord, celle qui de toutes lui semblait la plus désirable et nécessaire, celle de Rome.

Le 8 décembre 1863, sous les auspices de Marie Immaculée, elle partait pour l'Italie avec sa fille aînée, Marie de Saint-Victor, et l'une de ses premières compagnes, Mère Marie de Saint-Jean. Le premier but du vo-

yage était d'obtenir du Saint-Père l'approbation de l'Institut.



St-Louis de Gonzague.

Le 27 juin 1864, avant-veille de la Saint-Pierre, Pie IX accordait le bref laudatif à « la pieuse Société des Sœurs qui porte le nom de Marie-Réparatrice. »

L'année suivante, au 29 juin, fête de saint Louis de Gonzague, s'ouvrait à Rome la maison placée sous le vocable de saint Pierre. Peu de jours après, Pie IX reçut

en audience particulière les religieuses de chœur, et leur témoigna sa joie toute paternelle de les voir établies dans la capitale du monde catholique. Ce grand pape poussa la bonté jusqu'à visiter lui-même plusieurs fois la maison des Réparatrices; la dernière fois, ce fut le 29 avril 1870. Bientôt après, il n'était plus permis au Pontife-Roi, prisonnier, de sortir du Vatican.

Sa fille aînée, Marie de Saint-Victor, toujours souffrante, toujours vaillante, religieuse vraiment digne d'une telle mère, avait vivement souhaité d'établir une maison de la société dans la capitale de la Belgique. Son désir avait été exaucé; elle-même avait choisi le 14 septembre 1872, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, pour en faire l'ouverture. Trois mois plus tard, de cette même maison, Marie de Saint-Victor partait pour le ciel. Marie de Jésus avait mis en sa fille toutes ses espérances pour l'avenir de l'Œuvre réparatrice; elle bénit la sainte volonté du Maître à travers ses larmes et sentit alors, plus que jamais, pourquoi Dieu lui avait donné un cœur de mère. La Mère Marie, de Jésus, fut la première Réparatrice, et dans un degré incomparable, mais elle le fut surtout au pied de la croix, près de son Fils expirant. Près du lit de mort de ses deux filles, la Fondatrice comprit mieux encore qu'elle n'avait pas reçu en vain le nom de *Marie de Jésus*.

Elle avait dit et répété: "Je travaillerai jusqu'à soixante ans." Cette parole était connue de ses filles. Or, en 1878, elle allait entrer dans sa soixantième année. On avait espéré qu'à l'anniversaire de sa paralysie, un changement d'air l'aiderait à se remettre plus complètement; elle prit donc la route de la Belgique; mais il lui fallut s'arrêter à Florence, où, par une disposition miséricordieuse de Dieu, elle fut reçue chez son fils aîné, le baron Adrien d'Hooghvorst. Les soins les plus dévoués, les plus affec-

leur
dans
ussa
ison
870.
Roi,
ouf-
'une
ison
lésir
ibre
aire
son,
de
ve-
nté
que
ère.
, et
au
de
eux
rie

tueux, lui furent prodigués, sans toutefois arrêter les progrès de la faiblesse et de la maladie.

Un jésuite italien, le P. Pizzicaria, avait été appelé en toute hâte, le 20 février, sur la demande expresse de la malade, qui se confessa et reçut le saint Viatique, puis l'extrême-onction, le lendemain. Le matin de ce jour, M. Adrien fit illuminer, à la paroisse, la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes, et célébrer un grand nombre de messes à l'intention de sa mère. Le soir du même jour, arrivait de Rome une dépêche apportant la bénédiction apostolique, l'une des premières données par Sa Sainteté Léon XIII. Ce fut la suprême consolation en ce monde pour Marie de Jésus. Elle voulut que cette dépêche fût posée sur sa poitrine, et, quelque temps après, elle parut s'endormir. Le lendemain, 22 février, fête de la chaire de saint Pierre, à Antioche, à onze heures du matin, sans souffrance et sans agonie, assistée jusqu'à la fin par le P. Pizzicaria, qui lui appliquait l'indulgence *in articulo mortis*, elle remettait son âme au Maître qu'elle avait tant aimé et tant fait aimer. Pie IX était mort quinze jours auparavant. "Votre vénérée mère, écrivait le 28 février, Mgr Mermillod, évêque de Genève, est allée rejoindre Pie IX qui l'aimait tendrement; il m'en avait souvent parlé *con amore*"

ite
78,
ait
nt
rit
er
de
en
c-

Le pape de l'Immaculée Conception et la servante de Marie Immaculée et Réparatrice entraient ensemble dans l'éternité bienheureuse.

Le corps de Marie de Jésus fut transporté de Florence à Rome, quelques jours après, par les soins de MM. Adrien et Edmond. Tous deux entouraient leur mère d'une respectueuse et filiale affection: "Je me suis bien promis, disait l'aîné, le baron Adrien, de mettre ordre à mes affaires de conscience; car je ne veux pas être séparé de ma mère." A l'automne de la même année 1878, il mourait, après avoir demandé et reçu pieusement les sacrements de l'Eglise.

Un Sacrifice héroïque

Conversion d'une famille juive

Une Vocation sacerdotale

Il y a quelques années une jeune Française, dûment brevetée et diplômée, était engagée comme institutrice dans une famille excessivement riche qui habitait aux environs de Tournai. Mais cette famille était juive et la jeune fille foncièrement catholique. Un instant, elle voulut fuir ce milieu hostile à ses croyances. Elle pria, réfléchit, consulta et resta. On se montrait avenant, bon, généreux pour elle, mais adroitement on voulait l'amener insensiblement à abjurer sa foi et à embrasser la religion de Jéhovah. Doucement elle résista, et en secret elle fit le vœu d'aller à Lourdes pour demander la conversion de ses maîtres. Au mois de juin, on lui offrit quinze jours de vacances. Elle remercia et exprime le vœu que ces vacances soient remises à deux mois. Elle veut faire partie du pèlerinage national; on la plaisante sur cette fugue vers la Vierge des Pyrénées et les quolibets pleuvent drus et serrés; qu'importe? elle renouvelle sa demande; finalement, elle est agréée. Elle part pour Massabielle; ses maîtres, ravis de son enseignement, la supplient de revenir et de ne pas leur faire défaut.

— Si la Sainte Vierge le veut, dit-elle.

Chemin faisant, elle pèse et repèse les chances d'aboutir. Il n'y a qu'un miracle, pense-t-elle, pour amener un tel résultat. Que faire? Elle égrène, en cours de route, de nombreux rosaires, suppliant la Vierge de l'éclairer.

Elle arrive à Lourdes; elle court bien vite à la grotte, y passe la nuit en prières et demande à Notre-Seigneur de la faire mourir sur sa terre de prédilection et que sa mort serve de suprême rançon pour la conversion de ses maîtres.

La Vierge agréée son offrande. Le lendemain, à l'hôtel où elle prenait pension, on la trouvait morte dans son lit.

Notre-Dame de Lourdes fit le reste. Quelques semaines plus tard, la famille juive tout entière abjurait le judaïsme, se faisait instruire et recevait le saint baptême.

Ce n'est pas tout. Trois ans après, un pèlerinage belge s'était rendu à Lourdes. Pendant le pèlerinage, le directeur emmena tous les pèlerins au cimetière paroissial dans l'enclos réservé aux Belges morts au cours des précédents pèlerinages. Il y prononça une émouvante allocution, puis il passa devant ces tertres sous lesquels dormaient

ceux et celles que la Vierge n'avait pas guéris; et arrivant devant la tombe de la jeune fille volontairement sacrifiée:

«Ici, dit-il, repose une admirable enfant qui a offert sa vie pour la conversion d'une famille juive de notre Belgique. Elle a voulu mourir ici et la Vierge l'a exaucée; non seulement ces juifs sont devenus catholiques, mais ils sont devenus des militants de notre parti catholique belge; ils sont de l'avant-garde qui n'a peur de rien quand il s'agit de lutter pour instaurer chez nous la cité de DIEU.»

Justement, le fils aîné de cette famille était du groupe des pèlerins. Ces paroles le remuèrent profondément. «Comment, dit-il, c'est ici la tombe de Mlle P. qui a donné si généreusement sa vie pour sauver ma famille? Eh bien! vous m'êtes témoins, et la bonne Mère de Lourdes aussi, que je prends l'engagement d'entrer au séminaire, à mon retour en Belgique et dans les ordres sacrés pour passer ma vie à offrir pour notre bienfaitrice la sainte Victime en reconnaissance des grâces signalées qu'elle nous a valu.» Et il tint parole.

Une Héroïque Adoration nocturne

C'était en 1793. Les bandes révolutionnaires se répandaient, comme de vrais barbares, le fer et la flamme à la main. Un jour, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, on annonce l'arrivée des bleus. La population s'enfuit.

Une jeune Sœur de la Sagesse, avant de s'enfuir, court à la chapelle pour saluer le Saint Sacrement. Au moment où elle était en prière, un bleu pénètre dans le sanctuaire, force le tabernacle avec son sabre, enlève le ciboire et s'enfuit du côté du jardin, sans doute pour que ses camarades ne pussent lui demander leur part de ce pillage sacrilège.

La jeune fille se lève et se met à le poursuivre en criant: «Citoyen, rendez-moi mon Maître!»

Il fallait que le misérable franchit un fossé qui fermait le jardin. Intimidé par les cris de cette Sœur, qui le suivait toujours, il se hâta en passant le fossé d'y jeter le ciboire, dans l'intention de revenir le prendre. Alors l'héroïque enfant, inspirée par la foi, se mit en adoration dans le fossé, et y resta toute la nuit.

A la pointe du jour, des gens qui avaient fui et qui rentraient chez eux, sachant que les ennemis s'étaient retirés, vinrent à passer par le jardin de la communauté: «Je vous en prie, leur dit la jeune Sœur, allez dire à M. le Supérieur qu'ils ont pris mon Dieu et que je crois qu'il est ici.» M. le Supérieur de la maison arriva bientôt, en surpris et en étole, avec un flambeau, et il trouva, en effet, le ciboire plein des saintes Hosties.

❁ L'EAU ET LE PAIN DU BON DIEU ❁



Lors de la terrible famine qui désola l'Algérie, il y a quelques années, le Cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage, ouvrit ses orphelinats aux pauvres petits Arabes, dont des milliers purent ainsi recevoir la grâce du Baptême.

Le zélé Prélat a raconté lui-même le trait suivant :

« Un de mes chers orphelins, qui s'était toujours distingué par une intelligence précoce, n'avait que dix ans lorsqu'il fut saisi par une affreuse maladie, qui mit son petit corps tout en plaies. Les Sœurs de Saint-Joseph, qui le soignaient admiraient sa douceur, et un jour que, selon mon habitude, je visitais les malades, elles appelèrent mon attention sur le pauvre petit. Je m'approchai de son lit, car sa voix s'était fort affaiblie.

— « Père, me dit-il en mettant sa main sur sa poitrine, là-dedans, c'est tout noir. »

— « Que voulez-vous dire, mon enfant ? »

— « Que mon cœur est tout noir parce que je ne suis pas encore l'enfant du Bon Dieu. Je désire que vous me donniez l'eau. »

— « De quelle eau parlez-vous ? »

— « De l'eau du Baptême qui rend les âmes blanches devant Dieu, afin qu'elles puissent aller au Ciel. »

A ces mots il me regarda avec des yeux suppliants et me baisa la main.

— « Puisque vous le désirez, lui dis-je, je vous enverrai un prêtre qui vous instruira mieux et vous baptisera ensuite. »

Et, en effet, peu de temps après, il reçut le Baptême avec le sentiment de quelqu'un qui se rend compte que son salut est assuré.

Quelques jours plus tard, comme je venais à son lit et lui demandais s'il avait reçu le Baptême, il me répondit :

— «Oui, mon Père, et j'aimerais tant de recevoir aussi le Pain du Bon Dieu.»

«Il veut dire la Sainte Communion, observa la Sœur. Le prêtre lui en a parlé et il la demande à chaque instant.»

— «Qu'est-ce donc que le Pain du Bon Dieu, lui demandai-je. »



— «Père, c'est le Seigneur Jésus.»

Comme sa faiblesse devenait toujours plus grande, peu de jours après, le prêtre lui apporta la Sainte Communion.

Alors il s'opéra dans cet enfant quelque chose de si extraordinaire que ceux qui en avaient été témoins en parlaient avec admiration.

A la vue de l'Hostie Sainte, le visage de cet Arabe à demi sauvage et défiguré par une horrible maladie, rayon-

na d'une splendeur céleste. C'était comme une lumière qui, émanant de son âme, illuminait ses traits. Il étendit ses bras amaigris vers l'Hôte divin qui le visitait et, après avoir reçu la Sainte Communion, il resta comme en extase. Tous les assistants, le prêtre, les Sœurs et les enfants pleuraient et contemplaient avec respect ce spectacle céleste.

J'arrivai quelques minutes plus tard. A peine les enfants païens m'eurent-ils aperçu qu'ils s'élançèrent à ma rencontre en s'écriant: «Oh! nous voulons aussi le Baptême, comme Jérôme». C'était le nom qu'on avait donné au petit malade.

Je m'approchai du lit de l'enfant mourant, et, en réalité, son visage était brillant.

«Je vais au Ciel voir Jésus», me dit-il; et quelques instants après, son âme s'envolait vers Dieu.

* *La Mère du Prêtre* *



(Dédié à nos zélatrices de l'Œuvre du Sacerdoce)

Cette page toute parfumée de piété est l'histoire de bien des mères. Heureuses les familles que Dieu a honorées en y choisissant un prêtre!

Dans un de ces entretiens, où il se plaisait à faire revivre le passé, le vieux pasteur prononça le nom de sa mère. Je l'entendis à peine. Sa voix avait tremblé plus qu'à l'ordinaire et s'était encore affaiblie soudain. Il paraissait bien ému. Je n'osais l'interroger. Il devina mon désir et parla ainsi:

« Vous êtes heureux, mon cher enfant: vous avez encore votre bonne mère! Quand vous arrivez en vacances, elle vous ouvre ses bras et elle vous presse sur son cœur. Au départ, elle vous accompagne de sa sollicitude, de sa prière. Si la tristesse de l'absence se fait trop sentir, si le découragement envahit votre âme, elle accourt. A l'heure du succès, elle est là aussi, et dépose sur votre front la couronne, récompense de l'intelligence et du travail. Toute son ambition, c'est de vous voir un jour monter à l'autel. Puisse-t-elle vous être conservée longtemps. L'on est triste et l'on vieillit à partir du jour où l'on a perdu sa mère: elle tient une si large place dans la vie du prêtre!

« Ma mère, à beaucoup d'égards, ressemblait à la vôtre. N'y a-t-il pas quelque chose que l'on retrouve dans toutes les mères de prêtres? Née dans une modeste chaumière, ma mère était la fille d'un paysan et devint l'épouse d'un travailleur. Mais, à défaut d'autre noblesse, elle eut au cœur celle de la vertu et s'efforça de la transmettre à ses enfants. Elle nous aimait tous. Il me semblait pourtant qu'elle me distinguait entre mes frères par une nuance imperceptible dans sa tendresse. Peut-être l'œil maternel a-t-il des intuitions du travail intime de la grâce qui prépare dans l'un de ses fils quelque chose de grand.

« Un jour, nous étions aux champs. Tandis que ses bras se fatiguaient, sa pensée et son cœur se délassaient en Dieu. Son travail, sa prière, tout était pour nous. Tout à coup, je l'entendis soupirer et murmurer ces mots: « Mon Dieu, aucun d'eux ne sera-t-il donc prêtre? »

« Je ne dis rien: elle ne dut pas même se douter que je l'eusse entendue. Partout, dans la suite, cette parole me revint souvent à la mémoire: Mon Dieu! aucun d'eux ne sera-t-il prêtre? » Ce fut seulement un an après, le jour de ma première communion, que mon secret devint le sien.

«C'est aujourd'hui le plus beau jour de ta vie», me disait-elle.

« — Peut-être, répondis-je d'un air mystérieux. Et le jour où l'on monte à l'autel pour la première fois ? »

«Elle me pressa sur son cœur: elle avait compris. Que j'étais heureux! De quels labeurs, de quelles privations la vaillante mère ne payait-elle pas mes longues années d'études! Rien ne la rebutait. Elle savait communiquer aux autres son généreux élan. Il fallait voir quel courage nouvelles paroles et son exemple donnaient à mon père et à mes frères, et à tous les bras qui travaillaient pour le futur prêtre! Seule une mère a le secret de ces dévouements aussi sublimes qu'obscurs! Ce qu'elle a souffert dans cette lutte incessante de sa chrétienne ambition contre la pauvreté, il a fallu le deviner: elle n'en parla jamais. Qui pourrait dire au si toutes les supplications qu'elle adressa au ciel, toutes les visites qu'elle fit à la Madone dans l'église du village? Succès dans les études, fidélité à la vocation, mépris de tout ce qui peut séduire une jeune âme et la détourner de sa voie: dans quelle mesure ces choses résultent-elles des prières d'une mère? Dieu seul le sait. Il y a dans la vie de l'aspirant au sacerdoce un moment poignant. Deux routes s'offrent à lui. Il peut, à l'avance, les parcourir du regard, et de plus, il est en pleine possession de sa liberté. Laquelle va-t-il choisir? Renoncera-t-il à tout, pour servir Jésus-Christ? Ou bien les joies de ce monde le retiendront-elles, et, comme ce jeune homme de l'Évangile, s'en ira-t-il tristement? Terrible question qu'il faut, un peu plus tard, inévitablement se poser.

«Quelles angoisses, quels déchirements! Celui-là seul les comprend qui a subi l'épreuve... Je me trompe: l'œil d'une mère lit jusqu'au fond de l'âme de son enfant. Elle sait tout ce qu'il souffre. Peut-être aucune allusion ne sera-t-elle jamais faite à ce combat intérieur. Seulement, les visites

à la Madone devinrent plus fréquentes et ce jeune front soucieux a, le soir, l'impression de quelque chose de plus tendre dans le baiser maternel. Finalement, la grâce triomphe; mais, dans la mère et dans le fils, à la joie céleste qui rayonne, dans la partie supérieure de l'âme, se mêle je ne sais quel attendrissement qui ressemble à de la tristesse: la nature vaincue sent encore à quel prix se fait l'holocauste.»

Le vieillard s'arrêta. Son teint s'était animé. Le souvenir de ces orages du cœur ravivait en lui l'ardeur de la jeunesse.

On eût dit un vieux soldat s'enflammant au récit d'une bataille et faisant le geste de brandir le sabre et de s'élançer sur l'ennemi.

Bientôt il reprit:

«Ma mère avait prié; j'étais vainqueur; elle eut la joie de me voir monter à l'autel. Voici, dans toute leur simplicité, les paroles qu'elle me dit quelques jours après l'ordination.

«Elle s'arrêta et me regarda avec un mélange de tendresse et de respect. Puis, après un long silence:

«Vous voilà prêtre! Oh! que Dieu est bon pour nous!»

«Ses larmes l'interrompirent.

«Je ne comprends pas comme vous les sublimes pouvoirs que le Pontife vous a conférés; pourtant, ma foi me disait de si belles choses au moment de votre ordination! Et, à votre première messe, j'ai cru que j'allais mourir de bonheur... Oh! que Dieu est bon pour une pauvre mère!»

«Elle sanglotait. Bien des jours ont passé depuis ces jours, mais ces choses-là ne s'oublient pas. Dix ans s'écoulèrent. Ma mère m'avait rejoint au modeste presbytère où Dieu venait de m'appeler.

«Rien de plus simple, rien de plus ordinaire, en apparence, que la vie qu'elle mena dès lors. Elle semblait n'avoir

qu'un souci: s'effacer. Reconnaissante des égards dont je me faisais un devoir et un honneur de l'entourer, elle en souffrait dans son humilité. Et, cependant, quelle large place ne se fit-elle pas à son insu! On ne s'en rendit bien compte qu'à sa mort. Un concert de louanges et de bénédictions s'éleva tout à coup autour des restes de cette femme du peuple restée, jusqu'à la fin, si modeste et si cachée. Abîmé dans ma douleur, je trouvais une grande consolation à entendre proclamer par d'innombrables bouches son angélique piété, son inépuisable charité, son attention ingénieuse à obliger chacun sans se rendre importune à personne. Les pauvres surtout disaient qu'ils avaient perdu leur mère. Elle laissa dans la paroisse un vide immense.

« Ses derniers moments avaient justifié la parole de l'Esprit-Saint: « La femme forte souffrira au dernier jour ». Il me semble la voir encore sur sa couche de souffrances. Elle m'appela doucement et, m'apercevant, elle eut un ineffable sourire: « Je meurs contente, dit-elle; mon fils est prêtre, je meurs près de lui ».

« Quelques instants après, elle murmura encore ces mots: « Mon fils . . . Mon Dieu . . . »

« Malgré les angoisses de la mort qui approchait, son visage s'illuminait d'un reflet du ciel. J'ai assisté bien des moribonds; mais je n'ai vu personne mourir ainsi . . . »

Le vieillard se tut. Il pleurait. Et moi, je disais tout bas: « Mon Dieu! donnez à ma mère de me voir prêtre un jour! »



-
e
e
s
e
s
e
i
r
s
e
-
e
e
e
:
-
s
:
)